

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Serge BARRAULT

Un fils romantique de Virgile (Auguste Brizeux)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 208-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

UN FILS ROMANTIQUE DE VIRGILE

Au mois de septembre 1831, quand tout l'éclat de la représentation d'Hernani n'était pas encore éteint, paraissait discrètement, sans nom d'auteur, avec ce sous-titre : *roman*, un recueil de vers intitulé *Marie*. Ces deux mots : Marie et roman, signifiaient que les idylles, contenues dans ce petit livre, disaient l'histoire d'un jeune cœur, épris dès l'enfance pour une petite paysanne de même âge. Cet amour durait toujours dans l'âme du poète ; et par la magie de la gloire il est devenu immortel.

Le poète, garçon de vingt-huit ans, s'appelait Auguste Brizeux. Il avait un an seulement de moins que Victor Hugo, déjà tumultueusement célèbre et discuté. Lamartine, dans la force de ses quarante et un ans, était depuis une dizaine d'années un homme illustre ; Alfred de Vigny, à trente-quatre ans, jouissait d'un beau renom. L'année d'avant, le jeune Alfred de Musset avait publié ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, Auguste Barbier, ses *Iambes*, Sainte-Beuve, alors poète, ses *Consolations* ; Musset avait vingt et un ans, Barbier vingt-six, Sainte-Beuve vingt-sept ans. Au milieu de tous ces astres précoces, dans cette brûlante atmosphère d'une Révolution récente, le doux Breton, bien qu'il n'eût pas trente ans, semblait un provincial qui arrive en retard.

En réalité, c'était un fils de Virgile.

Né à Lorient, le 12 septembre 1803, fils d'un chirurgien de la marine et petit-fils d'un notaire, il apportait en lui la double hérédité contradictoire (nous sommes si compliqués!) d'un homme qui aime le voyage et la vie tranquille dans un bourg. Sa famille était venue d'Irlande vers 1688,

se réfugier dans le royaume de Louis XIV, pour échapper à la domination protestante de Guillaume d'Orange. Auguste Brizeux ayant perdu son père de très bonne heure, fut élevé par sa mère. A huit ans, elle le mit en pension au presbytère d'Arzannô. Le curé, M. Lenir, réunissait ainsi plusieurs enfants. C'était un prêtre héroïque, qui avait voulu recevoir les Ordres en pleine Révolution, et un profond humaniste. Bourdaloue, Virgile et César étaient ses auteurs préférés. Plus tard, devenu aveugle, il se fera lire par une nièce son bréviaire, puis des passages des Géorgiques et de l'Enéide, qu'il commentera et traduira sans fin aux amis qui viendront le visiter.

C'est dans la maison de ce curé virgilien, dans ce bourg entouré de champs, de fleurs et d'abeilles, orné du pont Kerlô qu'illustrera le poète, que Brizeux, sous le règne de Napoléon, passa son enfance. Un jour de catéchisme, dans l'église, son cœur s'émut pour la jeune Marie. Cette impression, première et pure, ne s'effacera jamais ; la douce blessure sera pour lui une source de poésie.

A treize ans, sous la Restauration, il fallut goûter du collège : on le mit à celui de Vannes, puis à seize ans à celui d'Arras, dans le Pas-de-Calais, dont le directeur était son parent. A dix-neuf ans, il revint à Lorient, fut clerc d'avoué, puis à vingt et un ans prit la diligence pour Paris afin d'y aller faire son droit. Il y fit bientôt de la littérature. A vingt-quatre ans, l'année de la préface de Cromwell (1827), il donnait à la Comédie française une petite pièce intitulée : *Racine*. Heureusement, aux grandes vacances, il revenait en Bretagne, c'est-à-dire à la source même de sa véritable inspiration ; et c'est à cette fidélité relative au pays natal, à ces retours annuels aux lieux et aux impressions de son enfance, que nous devons *Marie*.

Brizeux est fils de Virgile, non seulement par l'enfance passée dans un bourg champêtre, mais par le même mélancolique amour de la nature, la douceur mêlée de tristesse, la discrétion, la noblesse, par le même cœur tendre et pur, les mêmes dispositions religieuses. Pendant cinq ans, l'abbé Lenir lui avait appris à traduire, à comprendre, à goûter le grand poète latin. Et voici qu'ayant publié *Marie*, par un scrupule digne de Virgile partant pour la Grèce afin de parfaire l'Enéide, Brizeux, deux mois après,

partit avec Barbier pour l'Italie, en novembre 1831. Il en revint au mois d'août de l'année suivante, y retourna en mai 1834. Jusqu'en 1840, *Marie*, en neuf ans, connut trois éditions, où le poète sans cesse corrigeait ses vers, ajoutant certaines pièces qui ne figuraient pas dans le livre la première fois : *la Nuit de Noël, les batelières de l'Odet*. Il revenait à cette œuvre avec amour, comme au portrait de la jeune paysanne, demandant aux musées de l'Italie « la science de l'art ». Il s'était choisi trois patrons intellectuels, si différents que son choix nous étonne, mais réunis d'une manière significative par la suavité intérieure ou extérieure :

Jean, Raphaël, Virgile,

*Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
Le poète inspiré...*

Car le grand poète latin est, selon Brizeux,

digne que Jésus l'aime,

Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême, :
... tant l'aimable douceur

Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.

En ce centenaire de *Marie*, rouvrez le petit livre. O surprise, vous y reconnaîtrez l'accent, la fraîcheur, la nature virgilienne. Oui, si Virgile fût allé en Bretagne, il l'eût chantée ainsi. Le *Chemin du Pardon, l'Histoire d'Ivona, les Batelières de l'Odet* sont de pures églogues. Certains vers semblent sortir des Géorgiques ou de l'Enéide, et devenus français. J'en ai glané pour vous quelques-uns ; les voici :

*Dans les beaux mois d'été, lorsqu'au bord d'une haie
On réveille en passant un lézard qui s'effraie,
Quand les grains des épis commencent à durcir,
Les herbes à sécher, et l'airielle à noircir...*

*Déjà, non loin du bourg, j'entrais dans cette lande
Qui jette vers le soir une odeur de lavande...*

*... Entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée,*

qui rappelle le *gelidus amnis* si fréquent chez Virgile. Le vers fameux :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas

n'aurait-il pas inspiré ceux-ci ?

*Heureux ainsi qui cherche en tous lieux, sur sa route,
Une fleur qu'il respire, une voix qu'il écoute,
Et, comme on étudie un livre curieux,
Sonde de chaque objet le sens mystérieux !*

Le poète dit du langage de sa mère :

Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé.

Le soir virgilien qui termine la première églogue :

*Et jam summa procul villarum culmina fumant,
n'est-il pas frère de ce soir breton si doux ?*

... Je vois les toits de ton village

*Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache...*

On pourrait multiplier les citations. Mais comment passer celles-ci sous silence ?

... Tu cueilleras des mûres aux buissons.

Hâtons-nous ! le soleil nous brûle sur ces roches !

Ne sens-tu pas d'ici les vagues toutes proches ?

Et la mer, l'entends-tu?...

Car les vierges d'Eir-Inn et les vierges d'Arvor

Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Revenant en Bretagne, Brizeux se mêlait le plus possible aux paysans, aux pêcheurs, aux ouvriers, s'attablant dans les auberges. D'autres œuvres s'étaient ajoutées à *Marie*. Il songeait à écrire un immense poème sur la Bretagne vivante et un poème épique sur les Bretons de la légende et de l'histoire : *la Table ronde*. Mais à cinquante-cinq ans, gravement malade, il alla chercher le soleil du midi. Hélas ! il mourut après quelques semaines à Montpellier, le 3 mai 1858, à cinq heures du matin, en une saison et à une heure toutes virgiliennes, laissant une épithèque où il se montre, à la fois, fils de Virgile et de la vieille Armorique :

*Vous mettez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :*

« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer.

Il aimait son pays et le faisait aimer. »

Serge BARRAULT